

Guillaume Bailly

Mes sincères condoléances

Les plus belles perles d'enterrements

*Gaffes
en tout genre*

Lapsus macabres

*Incidents en
pleine
cérémonie*

*Mémoires
incroyables d'un
croque-mort*

© Les Éditions de l'Opportun
16, rue Dupetit-Thouars
75003 PARIS
<http://editionsoportun.com>

Éditeur : Stéphane Chabenat
Marketing éditorial : Sylvie Pina Geudin
Suivi éditorial : Clotilde Alaguillaume / Servanne Morin (pour
l'édition électronique)
Mise en page : À vos pages / Stéphanie Gayral
Conception couverture : Olo.editions/ Marion Alfano

ISBN : 978-2-36075-358-1

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Pinkart Ltd

Guillaume Bailly

Mes sincères condoléances

Les plus belles perles d'enterrements

*« Le métier de croque-mort n'a aucun avenir.
Les clients ne sont pas fidèles. »*
Léon-Paul Fargue

Le saviez-vous ?

CROQUE-MORTS

Selon la culture populaire, comme vous le savez, le nom *croque-mort* viendrait du fait que les employés des pompes funèbres, afin de vérifier que leur client était bien mort, leur mordaient violemment l'orteil. L'absence de réaction faisant office de preuve du trépas.

En vérité, *croque-mort* vient de tout autre chose. Au XIII^e siècle, l'Europe fut ravagée par une épidémie de peste. Les cadavres de ceux qui avaient péri étaient jetés dans la rue. Les municipalités réagirent alors, et recrutèrent des mendiants (ou des prisonniers, l'histoire reste floue), et, en échange de quelques pièces (ou de leur grâce), leur confièrent la mission de ramasser ces corps afin de les conduire aux fosses communes.

Pour ce faire, afin de se protéger de la contagion, ceux-ci utilisaient de longs bâtons, munis de crochets de bouchers. On dit qu'ils *croquaient* les morts. Le temps et les évolutions syntaxiques firent leur œuvre.

Avant-propos

On me demande souvent à quoi s'attendre lorsqu'on rentre dans le métier. Si cela n'est pas une anecdote à proprement parler, tous les éléments mis en scène sont du domaine du vécu, exception faite des homicides, juste fantasmés...

Ça y est ! Fraîchement muni de votre certification Assistant funéraire, vous avez décroché le Graal, le sésame, le rêve de tout jeune diplômé sur le marché du travail : un CDI dans une entreprise de pompes funèbres. On est vendredi soir. Épuisé par votre première semaine, vous vous rendez à une soirée chez des amis...

Premier conseil : si vous voulez fuir les problèmes, taisez-vous ! Parce que, dès lors que vous aurez dit votre profession, vous allez vous faire coller par tout un tas de parasites qui n'auront qu'une idée en tête : passer une bonne soirée, au détriment de la vôtre.

Mais vous avez craqué. Avec deux verres de whisky hors d'âge à l'apéritif, vos défenses sont tombées, et la profession que vous vous étiez inventée, astrophysicien, n'a pas tenu face à votre voisin, agrégé de maths, qui tenait absolument à discuter avec vous des applications de la théorie quantique sur les variations orbitales saisonnières des satellites de joviens. Vous l'avez confessé, vous avez menti, vous êtes croque-mort. Première erreur : vos interlocuteurs pensent alors que, soit vous n'assumez pas

votre métier, soit vous faites des choses trop horribles pour en parler.

Préparez-vous moralement : il y aura toujours quelqu'un – et généralement, c'est une femme – qui va littéralement hurler « Un croque-mort ? Pour de vrai ? Comme dans *Six Feet Under* ? Il est trop beau, Peter Krause ! »

Voilà votre emploi du temps pour l'heure qui suit fixé : écouter patiemment le résumé de tous ses épisodes préférés, une longue litanie de lieux communs totalement aberrants sur la profession, et devoir expliquer, de temps en temps que non, on ne fait pas ça, ou on ne le fait pas comme ça. Si vous n'avez pas vu *Six Feet Under*, ou pire, si vous n'aimez pas *Six Feet Under*, vous aurez l'impression de passer devant le tribunal de l'Inquisition. Un croque-mort qui n'aime pas *Six Feet Under* verra ses compétences mises en doute par le fan de la série, qui ne songera pas que, finalement, ce n'est qu'un vulgaire feuilleton plus ou moins bien documenté.

Lors d'une pause cigarette à l'extérieur – la maîtresse de maison est stricte sur ce point –, vous vous êtes débarrassé de la fan de *Six Feet Under*. Vous verrez plus tard ce que vous ferez du corps.

Mais vous n'êtes pas sorti d'affaire pour autant. Il y en a bien un qui va se lancer. Ça y est, il se lance : « Mais tu dois avoir plein d'histoires à raconter ? » Oui, plein, et ça fait seulement une semaine que vous travaillez. Pendant que vous réfléchissez, la maîtresse de maison a apporté un rôti qui a l'air succulent, son époux une platée de galettes de pommes de terre maison, et, durant le service on vous questionne : « Comment ça se passe, l'embaumement ? »

Vous êtes lancé. Vous commencez par plaisanter sur le fait que, pour se faire embaumer, il faudrait une machine à remonter dans le temps, ce qui n'est pas tout à fait exact, mais le vin était bon et vous vous sentez d'humeur à jouer sur les mots. Puis vous vous lancez sur le détail des soins de thanatopraxie. Tout en découpant votre viande, vraiment délicieuse, parfaitement cuite et fondante, vous expliquez comment le thanatopracteur introduit son fluide par l'artère ; en sautant, vous mimez l'utilisation du trocart ; puis en achevant vos patates, qui manquent peut-être un peu de sel, vous dissertez sur les mérites de la ligature de bouche par rapport à la colle. Lorsque vous avez fini votre assiette, vous glissez un œil pour voir s'il reste du rôti. Non seulement il en reste beaucoup, mais vous vous apercevez, un peu médusé, que les autres convives n'ont même pas touché à leur assiette. Ils ne savent pas ce qui est bon : trop de malbouffe, sans doute.

Pour le dessert, exilé en bout de table, vous discutez avec le seul voisin qui accepte encore de vous adresser la parole, un étudiant en psychologie qui revient juste d'une retraite dans le temple d'un ordre religieux dont vous n'avez pas retenu le nom.

Vous aurez alors droit à la récitation complète de son cours sur le deuil, ou il vous expliquera en long, en large et en travers, comment faire votre métier. Arrivé au café, il vous questionnera sur les manifestations surnaturelles qui doivent être votre lot quotidien. Lorsque vous lui expliquerez : « Non, rien de tout ça », ce sera comme si vous aviez confessé avoir connu bibliquement sa grand-mère « Rien ? C'est normal : je t'ai senti d'emblée fermé

à tout ce qui est paranormal. Celui qui ne cherche pas à voir ne voit pas. Quel esprit obtus tu fais ! »

Une nouvelle pause cigarette dans le jardin s'impose.

Vous prenez congé, avec la vague impression que vous ne serez pas réinvité de sitôt. Dommage, la nourriture était succulente, mais quelle bande de raseurs. La prochaine fois, il faudra vous inventer une profession un peu plus rasoir. Mais quoi ? Même caissier au supermarché, ça ne fonctionne plus, il y en a qui écrivent des best-sellers là-dessus. Tiens, libraire, ça, c'est bien : vu l'engouement actuel pour la lecture, on vous fichera la paix. Ou alors, plus agressif, vous expliquerez que vous ne parlez jamais de boulot en dehors des heures de travail ou il faut payer pour ça. Reste à vous débarrasser des corps de la fan de *Six Feet Under* et du psychologue Raëlien : quand on est croque-mort, c'est sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Les risques du métier

HOMMAGE AU DOCTEUR ILLISIBLE

Il est un ou plusieurs, à la fois célèbre et totalement inconnu. De lui on ne sait rien, si ce n'est qu'on l'a croisé, un jour ou l'autre. Mais lorsqu'il s'agit de l'évoquer, son souvenir reste diffus, flou, incertain. Pourtant, il surgit partout, dans les villes de France, son terrain de chasse privilégié. Son éloignement géographique suscite nombre de questions : est-il rapide comme l'éclair ? Est-il doté du don d'ubiquité ? Ou plus pragmatiquement, sont-ils plusieurs ? Dans ce cas, s'agit-il d'une famille, d'une secte, d'une société secrète ? Un complot à côté duquel les Illuminati feraient pâle figure ? Si oui, dans quel but ? S'il s'agit d'une famille, quel patriarche posa les bases de l'arbre généalogique ? Son mode opératoire est toujours le même. Il surgit, salue l'assemblée, se dirige vers le corps, fait ses constatations, remplit le certificat de décès, et le signe de cette écriture qui fait tant sa gloire... Ledit certificat sera la base des documents administratifs que nous, les croque-morts, les agents administratifs, les conservateurs de cimetières manipulons régulièrement. Il en est des centaines qui sont barrés de son nom quotidiennement. Sur chacun d'eux, on peut lire sa marque, son nom, son célèbre patronyme : « Décès constaté par le docteur ILLISIBLE ».

Bien installée

Le directeur des pompes funèbres avait immédiatement repéré la dame : parmi la famille de la défunte dont le corps venait d'arriver, elle se distinguait par sa voix haute et son ton critique permanent. Le café offert par la maison funéraire n'était pas bon, le fils du défunt, son frère, était venu en jean, ce n'était pas correct, le salon était mal indiqué, trop sombre, en un mot, rien n'allait et personne n'y échappait.

Lorsque le croque-mort la vit se diriger vers lui, il sut que son tour était venu.

— Maman est trop basse, gronda-t-elle.

Sa mère reposait sur un lit-table réfrigéré, la tête rehaussée par un oreiller, comme le lui montra le croque-mort. La dame voulait qu'on la rehausse ? Fort bien. Il fit sortir la famille, souleva la tête, plaça un second oreiller, puis fit rentrer à nouveau les proches.

— C'est encore trop bas, geignit la mécontente.

Le croque-mort fit à nouveau sortir la famille, ajouta sous la tête un cale-nuque, fit entrer à nouveau...

— C'est encore trop bas.

De nouveau, la famille sortit. Il ajouta, en désespoir de cause, une bouteille de formol vide, appela la famille...

— Là, par contre, c'est beaucoup trop haut !

Ce croque-mort-là était patient. Il sourit à la dame.

— Je vois. Je crois que j'ai compris exactement ce que vous vouliez, Madame.

— Vraiment ? demanda-t-elle.

— Vraiment. Laissez-moi une seconde, j'arrange ça.

La famille sortit, entra, et là :

— Ah, enfin ! triompha la râleuse.

— Ça vous convient, Madame ? Venez voir par ici, s'il vous plaît. Vous voyez..., là ?

— Oui, je vois bien, elle a un oreiller sous la tête. Et ?

— Et alors, Madame, je l'ai remise exactement comme elle était au début. Vous voyez ? J'ai compris ce que vous vouliez.

On n'entendit plus la dame jusqu'à la fin des obsèques.

Bretagne toujours

L'église était bondée.

Je connaissais la plupart de ces gens. Pas personnellement, mais de vue, de nom, de réputation. Par des publications, sur des sites Internet. Ainsi, je savais qui ils étaient, et, plus important, ce qu'ils faisaient, ce pour quoi ils se levaient le matin.

Leur foi, leur cause, leur combat.

Celui que l'on enterrait était l'un des plus importants de ce groupe. Un leader, un érudit, un meneur. Une référence, une idole pour certains. Un de ceux qui n'avaient jamais douté, jamais baissé les bras, jamais déposé les armes, qui écrivaient la théorie et la vivait en pratique, quel qu'en fût le coût.

Et nous, nous étions là, à porter les nombreuses fleurs à l'autel, à tout bien préparer pour que tout fut parfait.

Nous venions de placer les tréteaux, avec le maître de cérémonie, ceux sur lesquels on poserait le cercueil. Nous avions vérifié le placement des fleurs, validé avec la famille celles qui seraient disposées sur la bière, celles qui seraient autour. Il ne nous restait plus qu'à remonter la nef pour entrer avec le défunt.

Je balayai discrètement l'assemblée d'un regard. Les gens discutaient entre eux, mais je savais que le silence se ferait au fur et à mesure que nous passerions, dans l'expectative de voir entrer le cercueil.

C'est là que l'incident arriva. Il en faut peu pour planter un convoi. Une phrase suffit.

Le maître de cérémonie avait lui aussi sans doute besoin de se rassurer. Ce genre de cérémonies est important pour l'image d'une société de pompes funèbres. Il arrivait tout juste de Paris où il avait un peu exercé. Des obsèques à Notre-Dame, des obsèques juives, bouddhistes, et d'une dizaine d'autres religions, dont certaines hautement improbables, le tout dans les quartiers chics de la capitale. Monsieur était rompu au haut de gamme, mais cette clientèle de basse Bretagne était pour lui toute nouvelle. Il décida alors – on se demandera par quelle subite inspiration – de faire appliquer la méthode Coué à toute l'église. C'était autant, je pense, pour lui-même que pour soulager la douleur des proches du défunt. À haute et intelligible voix, qu'il avait puissante, il déclara, alors que nous étions au beau milieu de la nef :

— On va faire une belle cérémonie, comme à Paris.

Je stoppai net. Mon cœur avait manqué un battement. Je me sentis pâlir. Il n'a pas dit ça ? pensai-je. Si, il l'a dit. Peut-être suis-je le seul à avoir entendu ; mais c'était bien sûr un fol espoir, tant sa voix portait et que sa phrase avait été destinée à être entendue.

Lui ne s'était rendu compte de rien. Il remontait l'allée, sans remarquer les mille paires d'yeux d'autant d'ultra nationalistes bretons qui le fixaient avec une haine farouche.

Entretien d'embauche

C'était une candidature spontanée, accompagnée d'une lettre de motivation enflammée. Hervé, le chef d'agence, avait décidé de rencontrer le candidat. Après tout, avoir un peu de main-d'œuvre en plus n'aurait pas été du luxe, et le candidat avait vraiment l'air motivé.

Une chose intriguait toutefois Hervé : à de très rares exceptions près, on rentre dans les pompes funèbres par hasard. Aucun individu sain d'esprit ne se lève un matin en se disant : je veux être croque-mort.

Mais Hervé était déterminé à connaître le fin mot de l'histoire.

La première partie de l'entretien se passa bien. Le parcours du candidat, qui avait bonne allure, et ses expériences semblaient indiquer qu'il était capable d'assurer un convoi funéraire. Mais il ne connaissait strictement rien au métier de thanatopracteur. Ce qui en soi n'est pas grave, mais posait d'autant plus la question de sa motivation.

Hervé prit le parti de s'en ouvrir au candidat, qui lui répondit impassible que sa motivation lui permettrait d'apprendre vite et bien. Bonne réponse. Hervé insista : — Mais vous retrouver avec des morts, faire des toilettes, tout ça, pas de soucis ?

— Non, aucun, répondit le candidat. Vous faites la toilette des défunts ?

— Oui, bien sûr.

— Et ça se passe où ? demanda le candidat.

— Ça dépend. En général, dans un laboratoire.

— Une pièce fermée ?

— Oui, évidemment.

— Et on est seul avec le défunt à ce moment-là ?

— Oui, le plus souvent, on reste seul avec le corps, répondit Hervé.

Dans sa tête, une petite sonnette d'alarme s'était mise à vibrer.

— Et le corps, il est nu ? Entièrement ?

— ... Oui...

— Et donc, il y a quelque chose, un petit panneau pour dire qu'il y a un mort et qu'on ne veut pas être dérangé ? On peut s'enfermer à clef ?

On aurait dit que le visage du candidat subissait une subtile modification, passant d'un aspect serein et posé à une abjection douceâtre. Dans la tête d'Hervé, l'alarme sonnait de plus en plus fort, mais il ne l'écoutait pas, obnubilé par les images horribles qui le hantaient.

— Bon, merci d'être venu. On vous écrira

Certificat de décès
ou
Petit arrangement avec les morts

C'était vendredi soir, et le médecin habituel de la maison de retraite s'en allait en week-end. Il l'avait fait savoir : ce samedi et ce dimanche, il allait pêcher, et peu importe qu'il fût le seul praticien des environs, il n'allait pas se laisser distraire par quelques futilités. Aussi, l'infirmière en chef le contrariait vivement :

— Mais, Docteur, Mme Chombier est vraiment au plus mal.

— Écoutez, moi, je pars à la pêche, Mme Chombier attendra bien lundi pour mourir ! Plus sérieusement, je ferai la paperasse lundi, en rentrant.

— Mais, Docteur, vous savez bien que les pompes funèbres refuseront de se déplacer s'il n'y a pas de certificat de décès. C'est la loi !

— Oh ! la loi, la loi ! Tenez, voici ce qu'on va faire !
Le médecin avait sorti un certificat vierge, l'avait tamponné, signé et posé sur le bureau.

— Je n'ai pas mis le nom, ni rien : je sais qu'il y a des superstitieux ici. Alors, si Mme Chombier nous quitte, vous complétez ici, vous cochez ici, et ni vu ni connu. Ne le perdez pas, hein, parce qu'on risque de gros, gros problèmes. Allez, je file, bon week-end !

